

Vincent Bouchot

# La Belle Lurette

Opérette en seize tableaux d'après Henri Calet

Personnages :

Cinq chanteurs peuvent se partager tous les rôles. Il va de soi que l'on peut aussi faire appel à d'autres chanteur(se)s pour mieux les différencier.

Le Narrateur : baryton

Sophie, sa mère : soprano

Henri enfant, Ernestine, Antoinette, Juliette : soprano

(la tripière), L'Aïeule, Une Dame, La Directrice, La Boniche, Tante Adèle, Une Dame dans le public, Le Directeur, Madame Jules : mezzo

Le Boucher, Le Gras Monsieur, Le Tenancier du café, Un Monsieur dans le public, Le Père, Antoine, Monsieur Tocsin, Le Directeur de l'hôtel, Un Officier permissionnaire, Le Contremaître, Jules : ténor.

Conventions typographiques :

caractères normaux : parlé

**caractères gras : chanté**

*caractères italiques : parlé sur la musique*

[Ouverture instrumentale : genre galop en *off*, sortant d'un phonographe qu'écoute le Narrateur - référence au début de La Grande Illusion où Gabin écoute et chantonne Frou-Frou - et musique statique en *in*]

## Premier tableau

Le Narrateur : **Je suis un produit d'avant-guerre. Je suis né dans un ventre corseté, un ventre 1900.** [fin de l'ouverture] Mauvais début. Ils pataugeaient dans le chemin des pauvres, mon père de vingt ans et ma mère, qui devait avoir bien du charme avec sa trentaine. Ils se sont rencontrés. Ils se sont mis "à la colle", c'est l'expression de ce temps, je suis venu, et on est parti tous les trois.

[musique]

Le Narrateur : **Le lait blanc, en jet, du corps de ma mère  
Qui chatouille le gosier;  
L'odeur de la bouche de mon père,  
Tabac et Pernod mêlés,  
Qui venait chez moi,  
Par sa moustache de poils noirs  
En même temps que des mots.  
La marche des mains sur la peau de mon corps,  
Caresse qui partait du nombril  
Et remontait jusqu'à la gorge...**  
*La p'tite bête qui monte, qui monte, qui monte... Kirikiriki...*

L'impasse était étroite. D'un côté : la rue Montante; de l'autre : un mur. Voie sans issue. En des échoppes prospérait un bas commerce : [musique de cirque; défilé des personnages] *Le boucher, serré dans sa veste rayée en long, blanc et bleu, qui vendait de la petite viande - nous adorions ça- viande pour chien à cinq sous la livre, avec beaucoup d'os. La tripière aux joues roses derrière son étal de tranches de foie luisantes et sombres, de coeurs gras, de cervelles aplaties.*

*L'accordéoniste venait par habitude, s'asseyait sur sa caisse et tirait sur son instrument, comme ils font tous.*

De toutes les façades plates et mates, la nôtre était la plus haute.

Le Boucher [commentant] : "Le Grand Hôtel des Laborieux".

Le Narrateur : Les cabinets meublés pour insoumis et filles soumises coûtaient trois francs la semaine; ceux qui donnaient sur la cour, car sur le devant, pour filles de joie et monte-en-l'air, c'était plus cher : cinq francs. A cause, vraisemblablement, de la vue.

[écho de l'ouverture]

**Je n'eus plus six mois,  
je n'eus plus un an.  
J'eus des culottes et deux ans.  
Au petit jour nous avons quitté l'impasse.  
Les paquets furent chargés  
Sur une voiture à bras  
Nous n'avions que peu de cliques  
Et peu de claques  
Maman et moi étions assis dessus.**

Mon père s'est attelé dans les brancards. "Hue Cocotte!" ai-je crié. Il a galopé de Belleville à Grenelle.

[reprise de l'ouverture]

*A travers Paris. En pleine belle lurette. Et nous avons ri durant tout le voyage.*

## Deuxième tableau

Le Narrateur : Ma mère et sa jeune soeur Césarine étaient les fruits d'une union provinciale et bien pensante. Sophie, c'est le nom de ma mère, sortit scandaleusement de ce monde, dans la seizième année de son âge, pour s'unir par la main gauche à un quadragénaire anarchiste et tuberculeux dont on comptait les jours.

Sophie : **C'était l'époque faux-seins, faux-culs  
Chapeaux à fleurs et, dans l'air traînaient  
Les lourds relents du romantisme.  
Le sacrifice était au goût du jour.**

Le Narrateur : Le malade se trouvait en fâcheuse posture avec un pied dans la tombe et ne sachant sur quel pied danser. Il devenait moribond. Mais, contrariant tous les pronostics, il se raccrocha au fil de sa vie dure. Il eut même une fine semence tardive qui produisit quelque chose : un enfant pour Sophie, qu'on prénomma Louise. Et puis, attiré par d'autres horizons et de plus en plus vivant, il partit d'un pied leste pour le Nouveau-Monde emmenant avec lui la petite Césarine qui avait à peine perdu ses nattes et qui s'ouvrait, à son tour, aux idées nouvelles.

Les milieux avancés accueillirent ma mère. Elle y eut des succès. On l'appelait "La Belle Sophie". Pour jouir des bénéfices de la fausse monnaie et des félicités de l'amour libre, il suffisait d'avoir fait sa propre révolution intérieure. Les théories révolutionnaires mil neuf cent avaient du bon.

**A l'aube d'un sale jour,  
La police est entrée chez elle  
Mettre son sale nez dans ses sales affaires.  
Son ami du moment, un dynamiteur,  
Avait un browning qu'il n'oubliait jamais  
De poser sur la table de nuit,  
Et c'est avec ça que les gardiens de la paix  
Lui cassèrent la tête,  
Au fond du commissariat.**

*Dans un beau moment de charité chrétienne, la mère vint voir sa fille en prison.*

[musique onctueuse]

La Mère : **Ma pauvre fille, je ne te ferai pas de reproches...**

Le Narrateur : *Mais il y eut un déchirement, un brouhaha de pets et de soupirs. La maman éclatait du derrière.*

La Mère : **Oh! Mon Dieu... Mon Dieu...**

Le Narrateur : *...disait la vieille dame au comble de la confusion. Et la mère partit avec sa harangue rentrée et son caca dans ses jupons blancs et nombreux.*

Sophie, qui avait des lectures et un fond de romanesque, descellait quotidiennement les rivets de la porte de sa cellule. Elle en était au trentième, et il y en avait deux cents, quand soeur Angèle la surprit.

[musique : inspirée de "Faites-lui mes adieux..." dans Faust de Gounod]

*Après un tel esclandre on ne riait plus. Sophie fut envoyée au pénitencier pour femmes, pour quatre ans.*

### Chanson du pénitencier

Sophie : Quatre ans c'est...

C'est mille jours et mille nuits  
Et pas les Mille et une nuits  
C'était dimanche et c'était messe  
Et parfois l'office des morts  
C'était Pâques et l'on recevait  
La moitié du quart d'un oeuf dur  
C'était Pentecôte au printemps  
Les beuglements des cochons roses  
Les lueurs rouges sur les murs  
C'était l'été quand sur les toits  
Les chats faisaient l'amour  
L'amour avec des cris d'amour

C'était tous les jours  
La chaux des murs brûle les yeux  
On marche en fixant  
Les carreaux du sol  
Rouge rien ne bouge

Le Narrateur : Parce que sa conduite fut jugée bonne, ma mère bénéficia d'une réduction de peine de trois mois. On lui remit ses vêtements de femme qui lui parurent légers et son pécule de trente-et-un francs, léger aussi. Un train vint qu'elle prit. A son entrée dans le compartiment un gras monsieur qui étalait ses cuisses et ses fesses sur la banquette rectifia sa position et resserra les jambes qu'il tenait écartées.

Duo [bouffe]

Le Gras Monsieur : Où vous rendez-vous Mademoiselle,  
Moi je vais à l'exposition universelle  
J'ai un' petite affaire qui ne marche pas mal  
Vous êtes charmante Mad'moisell', c'est pas banal.

Sophie : Il ne sait pas que je sors du trou.

Le Gras Monsieur : J'ai aussi un petit pénis plus ou moins propre,  
Permettez que je le sorte,  
Permettez que je m'en serve là, fiça-ficelle  
Puis nous irons à l'exposition universelle.

Sophie : Il ne sait pas que je sors du trou.

Tous deux : Trou... Trou... Trou... Trou...

## Troisième tableau

Le Narrateur : Mon père, à vingt ans, avait déjà derrière lui une sale petite vie.

Sophie : Si tu ne m'avais jamais connue, tu n'eusses jamais chié de grosses crottes.

Le Narrateur : Mais c'était quand même un Vertebranche et si pour un instant il grimpait à l'arbre généalogique il en redescendait tout titré, doré, chevronné, renté, gradé, décoré. C'est une triste histoire que cette décomposition d'une belle famille, et bien française. [musique] *L'aïeule je ne l'ai vue qu'une seule fois et l'ai trouvée sévère, grande raide et sombre.*

L'Aïeule : **Petit scélérat... Du gibier de potence, comme son père.**

Le Narrateur : **En son jeune temps,  
Jeune fille ingénue,  
L'Aïeule avait été reçue  
A la cour de l'Impératrice Eugénie.  
Depuis lors, elle ne mangeait plus  
Que des peaux de poulets.**

Il lui en fallait six à chaque repas. Mon père, à l'âge de trois ans était orphelin. Sa mère, pendant qu'elle chantait dans les cours avec sa marmaille accrochée à la jupe et déjà engrossée en-dessous fut rattrapée par une phtisie galopante. Le père la suivit de près. Lui, c'est dans une crise de delirium qu'il est parti. Les quelques enfants furent confiés aux bons soins de prêtres qui exploitaient, le mot est faible, un vaste domaine en province. Lorsque mon père s'en évada l'aïeule le fit enfermer à la petite Roquette qui servait de prison pour enfants. Le séjour était de six mois renouvelables. C'est un système d'éducation.

### Chanson du cou

[Chantée par le ténor - ostinato rythmique sur lequel le narrateur continue à parler]

**Je lui couperai le cou  
Je lui sectionnerai la gorge  
Je lui trancherai la tête  
Je lui taillerai le kiki**

Le Narrateur : *En face des prisons on trouve un établissement à enseigne engageante : "on est mieux ici qu'en face".*

Le Tenancier du café : *Et maintenant, mon gars, ne te fais plus pincer. On est gentil ici.*

Le Narrateur : Une sale petite vie dont il se mit à découper les tranches. Il alla chez Fradin, aux Halles. On y passait la nuit pour trois sous. Plus on montait, plus ça puait. Les clients pissaient contre les murs, ou sous la table.

**On prend des habitudes à quinze ans  
Et on grandit sans qu'on les perde.  
Ainsi moi, j'ai pas travaillé,  
ça m'emmerde!**

Quand on n'a pas les trois sous, on fraude. [reprise du motif rythmique précédent] *On avale un plat de viande, un de légumes, un fromage qu'on accepte quoiqu'un peu avancé et pour terminer sa grivèlerie, on prend un air bravache et on dit : "Maintenant, allez chercher les agents!"*

Le Tenancier du café : *Les agents, les agents, non mais sans blague! T'as bien bouffé, mon salaud, et à l'oeil. Monsieur ne désire pas un dessert? Et le café? Et le pousse-café? Monsieur acceptera bien mon pied au cul?*

{ Le Narrateur : *Et le monsieur s'envole au travers de la porte ouverte, puis remis de sa surprise il se coiffe de la casquette qui a suivi et s'en va, sans insister, sur deux pattes. Il a bien bouffé.*

## Quatrième tableau

Le Narrateur : Je fus précoce. Sur la fin de ma troisième année, j'étais déjà exhibé par mon père dans tous les bistrot de l'endroit

Henri enfant : Mort aux vaches!

Le Narrateur : Babil. Mon père, tout fier de son système d'éducation, me conduisait en promenade. Ce n'étaient pas des promenades sans but.

[Le père et l'enfant sont assis sur un banc. Passe une dame bien mise]

Une Dame : **Oh! le joli petit garçon!**

Le Père : **Pas un rond pour lui acheter du lait** [il tousse longuement]

Une Dame [tendant une pièce]: **Tenez, brave homme.**

Le Narrateur : C'était pour son tabac. Ma mère, elle, travaillait. Elle fabriquait de la fausse monnaie: des pièces de vingt et quarante sous. En somme, la vie se présentait plutôt bien. Le samedi soir, nous ne manquions jamais le café concert. [musique de bastringue] *Suivant que l'on parlait à son âme ou à ses organes génitaux, le public mâchait tristement des fleurs bleues, l'oeil humide, ou frottait furieusement son gros derrière sur la banquettes, comme s'il eût été dévoré par les petits vers. Les dames se laissaient aller à des incontinenances d'urine dans les linges.*

Le Public : **Olala! Olala! Ah ah!**

Le Narrateur : **J'ai constitué peu à peu un répertoire sans bergères ni petits moutons.**

Un Monsieur dans le public [réclamant à Henri une chanson] : *"La grosse Mélie du faubourg Saint-Martin!"*

Une Dame dans le public : *"Braves soldats du XVIIème!"*

Sophie : *"Maria, la terreur des Batignolles!"*

[Henri accepte. Soupis de contentement dans l'assistance]

### Maria, la terreur des Batignolles

[chantée par Henri -soprano]

**Ell' naquit vers Pantin  
Où crèche le soleil  
Vu qu'c'est là qu'i s'éveille  
Chaque jour, chaqu' matin.**

**Ell' perdit père et mère  
A l'âge de treize ans  
Ell' resta seul' sur terre  
La malheureuse enfant**

**Ell' connut la souffrance  
D'êtr' sans gîte et sans pain  
Et pour son existence  
Elle devint catin.**

**C'est Maria la terreur des Batignolles,  
Ell' fait le guet, campée sur ses guiboles,  
Messieurs, si vous la croisez rue des Dames,  
Et vous, Mesdam', si vous croisez ses yeux,  
Changez d'trottoir, courez, sauvez vos âmes,  
Et adressez vos prières à Dieu.**



Sur l'trottoir, rue Truffaut  
Elle aguiche le client  
Un monsieur comme il faut  
En quêt' de sentiment

Dans une infâme piaule  
De la rue Cardinet  
Elle griffe, elle miaule  
Pour son joli minet

Et toute pantelante,  
De désir et d'ardeur  
Farouche, elle lui plante  
Un couteau dans le coeur

(En vendant le bonheur  
Ell' sème le malheur)

[Refrain]

Le Narrateur : Les dimanch' des étés  
On mettait son chapeau  
Et l'on partait en promenade  
Mais à cett' petit' vie  
Agréable et réglée,  
Il préféra la rigolade

mon père, et ce fut la fin du bonheur. Mauvais temps! Il se mit à jouer aux courses et à fréquenter les cafés à femmes. A notre vue il devenait hargneux. Elle le tirait par la manche.

Sophie : Viens donc, mon p'tit homme...

Le Père : Fous-moi la paix!

Sophie : T'as donc pas honte de te souler la gueule pendant que ton pauvre gosse crève de faim?

Le Narrateur : Ingénieux chantage!

[regards hostiles du public]

Le Père : Ben mince alors...

Le Narrateur : **Revanche à la maison,  
Seuls entre quatre murs  
Il pleuvait des coups durs  
Sur sa jolie figure.**

La rue suivait l'affaire avec intérêt et les commerçants me considéraient d'un oeil compatissant. Il a fini par foutre le camp avec Louise, ma demi-soeur, une jeune personne blonde et maigrelette de dix-sept ans. Une révoltée, une en-dehors elle aussi.

Sophie [à Henri]: Tu n'as plus de père.

## Cinquième tableau

Le Narrateur : J'eus toutes les maladies que l'on dit être nécessaires à la croissance et qui font l'orgueil d'une mère. Dans le cours de ma sixième année, l'ostéite se déclara en suppurant. C'était, dans mes os, la manifestation de la syphilis ancestrale. Avec cela, j'étais servié pour la vie. On dut sans tarder m'envoyer dans le sud et pour faire face aux dépenses ma mère entreprit un périple européen pour le placement de la production.

[interlude -musique douce suggérant le voyage]

Le Narrateur : *Ce fut, au village de pêche, un grand lavage pour les yeux avec la beauté du ciel et pour la bouche avec le sable craquant sous les dents écartées. Madame la directrice de la pension se chargea en personne de m'inculquer les rudiments de la religion.*

La Directrice : **Là-haut : l'oeil de Dieu. En bas le feu dévorant.**

Le Narrateur : Je devins promptement un catholique zélé, les poches pleines de chapelets et la tête de conflits intimes.

Henri : **Faites, ô mon Dieu, que papa et maman vivent longtemps et n'aillent jamais en prison à cause de la fausse monnaie...**

Le Narrateur : [reprise de la musique de voyage] *Pendant trois ans je reçus des cartes postales de tous les pays d'Europe et j'y répondis par des millions de baisers en pattes de mouches. A la fin les mensualités ne parvinrent plus régulièrement. Et puis plus du tout. Je fus chargé de l'épluchage et des commissions. Le lourd panier au bras je rôdais en reniflant mes larmes.*

Je la revis, ma mère, et le tortillard qui l'amena, un matin, nous ramena le soir, réjouis et côte à côte, à Paris.

## Sixième tableau

Le Narrateur : "Ordre formel du propriétaire"

Choeur (tutti) :  
Défense de laisser les enfants jouer dans les cours  
Défense de mettre des fleurs aux fenêtres  
Défense de laisser circuler les chiens librement  
Défense de laver le linge aux fontaines  
Sous peine de congé immédiat

Le Narrateur : Nous étions là des centaines entassés,  
Avec nos tares et sans nos oiseaux.  
Dans les couloirs mi-obscur  
La senteur lourde de la merde était partout.  
Le dégoût s'étalait sur les murs...  
Merde à celui qui le lit.... merde...  
En grande lettres, en arabesques  
Ecrit du bout du doigt.

C'était vrai, on en était pleins jusqu'à la gorge. Un enlèvement et un étouffement lents. L'entrée de la cour était barrée par le regard oblique et raide du concierge. Un vieillard qui avait une voix couverte, étrange, lointaine. C'était en lui un va-et-vient glaireux et il n'avait qu'à secouer son ventre replié sur ses cuisses pour qu'aussitôt les glaviots lui montassent aux lèvres. [musique de bruits] Le père Marchand, lui, quand il rentrait le soir plein de vin rouge, traînait la mère Marchand par les cheveux et lui cognait la tête sur les murs épais. A la fin des fins, pour le repos de tout le monde, il l'a jetée par la fenêtre, sa femme, et puis il s'est pendu dans la cage d'escalier.

Ma mère avait une nouvelle occupation : elle disait la bonne aventure aux boniches. [entrent Sophie et la boniche] *Avec une mine inspirée elle étalait les cartes sur le tapis...*

Sophie : **Les Vingt-Quatre Heures... L'Etoile du Bonheur... Posez une question mentalement et pensez fortement.**

Le Narrateur : ...disait ma mère à la Bretonne émue.

Sophie [espacé, regardant la boniche qui pense] : **Oui... Non... Oui... Oui... Non... Je ne sais pas... Il faudrait... Les Tarots égyptiens... C'est trois francs de plus...**

La Boniche : **Trois francs, c'est entendu.**

Sophie : **Je vois près de vous un homme d'un certain âge, grisonnant. Un homme haut placé. Il vous veut du bien... [la boniche se tortille sur sa chaise] Il a pour vous du sentiment. Il vous fera un petit cadeau...**

La Boniche : **C'est Monsieur, je m'en doutais!**

Sophie : **Un, deux, trois... Oh! ma pauvre, vous avez les trois sept!**

La Boniche : **Les trois sept, qu'est-ce que c'est?**

Sophie : **C'est la grosseesse, fatalement!**

La Boniche : **Aïe! aïe! aïe!**

Le Narrateur : *Un peu plus tard nous nous rendions à Passy ou à Auteuil. Monsieur avait fait son petit cadeau. Je me plaçais dans un coin de la mansarde.*

Sophie [à Henri] : **Ce sont des dames qui ont mal au ventre.**

[Elle sort. Intermède d'attente. Sophie revient, un petit paquet à la main]

Sophie [à Henri] : *Vas-tu avancer, petite charogne!*

Sophie et Henri : **Ce paquet qu'en ferons-nous?**

**A l'égout, à l'égout!**

**Le garderons-nous?**

**A l'égout!**

Le Narrateur : Je l'adorais, ma mère, et cela ne me troublait pas qu'elle fit bruyamment caca, assise sur notre seau de fer dans un recoin. De temps à autres, mais sans excès, nous faisons un petit sinistre au centre de la pièce. (Nous mettions le feu à des vêtements défraîchis que la compagnie d'assurance nous remboursait. La vie était difficile.

## Septième tableau

[un silence assez long, puis musique feutrée. Sophie et Henri guettent les bruits venant de la pièce d'à côté]

Sophie : *Ecoute, il rentre... Il se fait sauter deux oeufs sur sa lampe à alcool... Il lit son journal...Il se couche...*

Henri : *Il ronfle.*

Sophie : *Il se lève...*

Henri : *Il pisse.*

Sophie : *Il se lave...*

Henri : *Il crache. Il tousse.*

Sophie : *Le pauvre diable...*

Le Narrateur : Monsieur Antoine, un Belge grand et roux, occupait la chambre du père Marchand et les bruits de sa vie traversaient la cloison mince. Il était toujours très comme il faut, Monsieur Antoine, et correct malgré ses ivresses. Dans l'escalier il saluait du chapeau :

Antoine [accent bruxellois] : Bonjour Médème! Bonjour jeune homme!

Le Narrateur : Aussi l'appelions-nous "Médème". Avant de faire l'employé aux écritures, le rouquin chantait la rengaine du jour qui était "Je meurs d'amour pour toi"

### Je meurs d'amour pour toi

[chanté par Antoine - ténor]

Quand je te vis paraître  
Un soir de ma fenêtre  
Je sentis le bonheur  
Pénétrer dans mon coeur

Depuis, seul dans ma chambre  
De janvier à Décembre  
Toujours à toi je pense  
Et ma pauvre existence  
Sans toi n'a pas de sens.

Je meurs d'amour pour toi  
Je demeure pantois  
Tu es mon obsession,  
Mon amour, mon poison  
Ah! si tu n'ouvres pas  
Tout grand tes jolis bras  
Je sombrerai bientôt  
Dans un délire idiot

Du matin jusqu'au soir  
Espérant te revoir  
Je guette, obscur badaud  
Derrière le rideau

Je te connais à peine  
Et cependant je t'aime  
Comme un mendiant l'aumône  
Le poète l'automne  
Et m'sieur l'curé sa bonne  
[refrain]

Le Narrateur : Ma mère, à quarante ans, avait faim de vie. De potelée elle devenait pansue. Monsieur Antoine s'établit peu à peu chez nous, avec sa brosse à dents, sa valise et sa mauvaise odeur de pieds. Maman me pria de l'appeler papa Antoine et quelques semaines plus tard elle-même ne l'évoquait plus qu'en termes tempétueux :

Sophie : Cette espèce de grand dégueulasse!

Le Narrateur : Le Belge était joueur. [musique de trot] *Le dîner terminé il veillait, penché sur un "Paris-Sport", en caressant sous son nez sa grande moustache rouge.*

Sophie [à Henri] : *Dors vite!*

Le Narrateur [musique tendre, souvenir de la chanson précédente, pendant qu'est évoquée une scène de coït assez bruyant -bruit de sommier- entre Sophie et Antoine]: **En chemise elle cherchait les puces, par transparence et les écrabouillait entre deux ongles. Plus tard, sur le lit, à quatre pattes, elle chassait les punaises.**

Le 14 juillet 1914, j'ai fêté mes douze ans. J'ai dansé toute la nuit avec ma mère atour du kiosque drapé de rouge et décoré de lampions tandis que des hommes criaient "A bas la guerre!" Les mêmes qui, dans les temps qui suivirent, allaient pourrir la gueule ouverte, trente-deux dents au soleil d'une campagne inconnue.

Antoine : La mobilisation, comme ils disent, ça n'est pas la guerre. Mais ce serait plus prudent de passer en Belgique.

Le Narrateur : Nous le suivîmes dans un village des Flandres où il avait une nombreuse famille.

Une semaine après notre arrivée deux gendarmes sont venus le chercher, car il n'était pas tout à fait en règle avec les autorités de son pays.

Antoine: ça est pas d'veine, allez!

## Huitième tableau

[On accroche un calicot : Honneur aux braves! pot-pourri : ambiance Moulin Rouge + "L'air est pur la route est large..." / Piano mécanique en off, etc]

Le Narrateur : Liège, Namur, Anvers : places fortes imprenables. Une parente de monsieur Antoine, la tante Adèle, entourée d'une dizaine de nièces, tenait l'estaminet à la rose, plus communément dénommé "la cage à putains". Mais Tante étouffait sous ses énormes fesses toutes les médisances.

Tante Adèle [salivant] : En avant, crevez-les! Crevez-les!

Le Narrateur : Les drapeaux claquaient au vent -les hommes claquaient aussi - les fanfares sonnaient, la pâte à crêpes coulait, la pompe à bière, sans arrêt, grinçait. On n'avait jamais tant rigolé. De temps en temps des prisonniers revenaient, enveloppés de pansements rougis.

Tante Adèle : **Il y aura du sang, des flots de sang!** [à Sophie] Ces pauvres enfants ont bien raison d'en profiter, Dieu sait quand ils auront l'occasion de s'amuser encore.

Le Narrateur : A la Rose, on baisait dans la cuisine, on vomissait dans la courette, et comme la caisse était négligée, maman prélevait son tribut journalier sur la recette. Bientôt les casques à pointes remplacèrent les uniformes bleu horizon [on décroche le calicot et on le remplace par un autre en allemand -Wilkommen, par exemple] et les vieux de la Landsturm s'envoyèrent les veuves éplorées et les épouses des héros. Le pain était rare, mais la Rose, pleine de militaires s'entretenant dans leur langue inconnue, s'épanouissait. [la musique s'éteint peu à peu] Le commerce a de dures nécessités.

## Neuvième tableau

Le Narrateur : Maman trouva un emploi dans un grand hôtel bruxellois, moi, j'allais en pension. L'établissement comptait un seul professeur, monsieur Tocsin. Sa grosse tête rigoleuse poursuivait des ambitions artistiques. [vocalises de Tocsin, surveillant ses élèves] Durant les heures de cours il travaillait son organe vocal tandis que nous étions dans les aventures de Zigomar peau d'anguille et du Vautour de la Sierra. [les vocalises sont de plus en plus fortes, puis deviennent une chanson leste, peut-être citation de Satie :

Monsieur Tocsin : **C'est mon trésor, c'est mon bijou  
Le joli trou par où  
Ma vigueur se réveille  
Oui je suis fous fou fou  
Du trou de ma bouteille]**

Le Narrateur : Maman fut affectée à l'entretien des lavabos et des W-C. Le personnel l'appelait Madame Caca, sans intention injurieuse, c'est le titre de la charge.

Le Directeur de l'hôtel [passant] : **Voilà ce que j'appelle une propreté flamande. On y mangerait.**

Le Narrateur : **Quant à moi, j'avais acquis rapidement**

**Un savoir remarquable.**

**Je suivais l'évolution tumultueuse des diarrhées**

**Ou celle, soupirante des constipations,**

**Jusqu'au froissement de papier de soie**

**Annonciateur du dénouement.**

Henri : *Maman, le cinq va finir!*

[bruit de chasse d'eau. Une dame sort]

La Dame : **Si vous saviez ce qui m'arrive... Le dernier que vous m'avez trouvé : le lieutenant d'artillerie. Vous savez bien, le blond mince qui avait tant de savoir vivre...Eh bien, il ne m'écrit plus. Il doit être mort, j'en suis sûre. Qu'est-ce que je vais faire maintenant? Vous savez, ça a beau être des Allemands, ça fait tout de même quelque chose. C'est des hommes comme les autres, au fond. Pas vrai?**

Sophie : Au fond, oui.

Un officier permissionnaire [accent allemand] : Madame Caca, vous ne pourriez me trouver quelqu'un pour les deux jours qui viennent? Vous savez comment je les aime : ronde de partout, les joues, les seins, la croupe, une bonne fille à rouler...

Sophie [appelant] : Ernestine!

[Changement d'atmosphère. Jusqu'à la fin du tableau règne un calme et une nostalgie contrastant avec le début de la scène. Entre Ernestine, blanche comme une apparition; un piano-jouet à la main, elle joue "Au clair de la lune"]

Le Narrateur : Ce n'était qu'un jeu de choisir parmi les pénitentes qui défilaient dans un grand déballage de petites affaires.

### Chanson d'Ernestine

Ernestine : **Dans le temps, à la filature  
ça tournait douze heures par jour  
Plein la vue de ces bobines,  
rien qu'des bobin', et plein le dos  
Des contremaîtr' puant d' la gueule  
Qui n' cherchaient qu'à me renverser**



Des ouvriers qui me poussaient  
Au profond des fossés humides  
Plein l'dos. Moi, j'ai changé de route.

Sophie : Ernestine avait deux amants  
Un petit juif, un gros saxon  
Qui du petit et qui du gros  
Lui a r'filé sa syphilis?  
Le petit juif ou le saxon?  
Les deux plus vraisemblablement.  
Un mal français comm' celui-là  
On n'en avait pas vu souvent.

Le Narrateur : Elle a perdu ses cheveux bruns  
Elle a perdu seins, ses fesses,  
Par morceaux gros comme le poing  
Elle est dev'nue pourrie et mauve  
Et elle est mort', la bell' putain.

Chemises légères et tachées, soutien-gorge bleuis par la sueur, culottes de jersey avec des traces à l'intérieur... Toutes ces odeurs qui amènent les érections. Tout ce qui ne sentait pas bon m'était bon, et quand je pensais à Ernestine je pouvais la baiser des yeux.

## Dixième tableau

[à partir de ce tableau disparaît le personnage d'Henri enfant; le narrateur assume à la fois son rôle de conteur et, avec une certaine distance, celui de personnage. Mini-ouverture sur des thèmes de Carmen, ou Lakmé, ou Madame Butterfly ou les trois]

Le Narrateur : Les économies réalisées à l'hôtel et dans la caisse de la Rose permirent à ma mère d'ouvrir un comptoir d'alimentation à l'ombre imposante et gothique de Sainte-Gudule, la cathédrale. Nous vendions des camemberts de plâtre et des saucissons avariés à l'ennemi famélique et concilions de cette façon astucieuse les affaires et la haine de l'occupant. Nous vécûmes bien. Nous nous rendions au restaurant cher, pour nouveaux riches et au théâtre de bonnes places rouges nous étaient réservées pour des histoires d'Adieu à des petites tables, de doux regard voilé et de mer calmée. Le poil m'était venu au menton et ma voix muait sans qu'il me fût possible d'en maîtriser les écarts de l'aigu [on entend une note aiguë] au grave [on entend une note grave. Musique]. *Je fréquentais avec Antoinette, la fille de l'hôtel de passes.*

Antoinette [sur l'air de "Carmen, je t'aime encore"] : **C'est toi, Henri, que je préfère.**

Le Narrateur : *Quinze ans de printemps, c'était son âge. Je me rappelle un ruban bleu de ciel. J'empochais des sous, je les volais, peut-être, pour lui acheter des bonbons, pour l'emmener dans les loges chaudes du cinéma. Je l'embrassais mal. Chère Antoinette. Sucrée Antoinette. Le climat était propice au développement de pensées nobles; j'en avais, j'en étais pleine, j'en débordais.*

[Saynète conformiste]

Antoinette : **Quand nous nous marierons ta mère nous bénira.**

Le Narrateur : **Nous aurions fait des chérubins roses et joufflus aux cheveux d'or qui eussent taquiné grand-maman déjà sourde un peu, et gâteuse.**

Antoinette : **Elle a tant travaillé, la sainte vieille.**

Le Narrateur : **Puis elle eût rendu l'âme doucement, sans douleur.**

Antoinette : **Tu auras un bon métier, tu seras ponctuel.**

Le Narrateur : **Pauvre petit bonhomme, engagé sur la bonne voie.**

Antoinette : **Mon petit homme.**

Le Narrateur : **Petit bonhomme de chemin.**

La fin de cette guerre approchait. On avait gagné. Les soldats allemands retournaient leurs calots dont la doublure était rouge et ils hurlaient notre "Marseillaise". Tous camarades! En bonnets rouges les soldats dégradèrent leurs officiers. Les régiments fidèles succédaient aux régiments révoltés. Ils se battaient, se supprimaient eux-mêmes à la mitrailleuse. Les armées ennemies fuyaient sous les sifflets de ce bon peuple qui avait assez subitement repris le goût de son indépendance. Le onze novembre, les Alliés sont rentrés dans la ville. [musique militaire] *Ce fut un défilé mémorable! En tête, le Roi-Chevalier et la famille royale. Tous à cheval.*

Tutti : **Vive le Roi! Vive la Reine!**

Le Narrateur : **Après, les petits soldats, tous les petits soldats qui restaient.**

Tutti : **Vivent les petits soldats!**

Le Narrateur : **Suivaient les Nègres, les Arabes, les Canadiens, les Portugais...**

Tutti : **Vivent les Nègres!**

Le Narrateur : **Les tanks, les canons...**

Tutti : **Et vivent les tanks!**

Le Narrateur : A la fin, nous avons la gorge irritée. Dans la soirée la foule a défoncé les vitrines de vendus notoires. On a déshabillé quelques prostituées de la rue Saint-Laurent en pleine rue. Quelle rigolade!

## Onzième tableau

[en rappel, musique de galop de l'ouverture]

Le Narrateur : Nous sommes revenus, mère et fils, à Paris, qui s'appelait alors Paname. De mon temps on disait encore Pantruche. On parlait d'une crise des moeurs et d'une crise du logement. Ma mère se laissait aller à soupirer que c'était beaucoup de sang versé pour rien. Pour rien? **Et l'Alsace, ma mère! Et la Lorraine!** Quand, après des années de raisiné, les gens de haut lieu eurent estimé que cela suffisait, ils dirent aux guerriers "Cessez-le feu!" Sans cet ordre, ils y seraient encore. Pour un oui et pour un non ils nous mettaient sous le nez leurs médailles et leurs rubans. [musique] *Nous dûmes écouter leurs récits de pluies de balles, de nappes de gaz et de marmitages qu'ils avaient sur le bout de la langue et que nous eûmes bientôt sur le bout des doigts et par-dessus la tête.*

Choeur des poilus : **C'était le jour J à l'heure H  
On avait froid on avait faim  
Les pieds dans la fange  
Les oreilles gelées  
La peau trouée  
Les membres arrachés  
J'ai laissé ça à Verdun  
Et moi dans la Somme  
Et moi c'était à Salonique  
Et moi à Arkhangel  
J'ai un moignon je ne vous dis que ça  
J'ai été raccourci  
J'ai été allongé  
J'ai eu des rats  
J'ai eu des poux  
J'suis quatre-vingts pour cent foutu  
J'suis cent pour cent foutu  
J'suis cent vingt pour cent foutu**

Le Narrateur : **Et nous qui n'avions  
Ni blessures ni lésions  
Nous qui ne mourrions  
Que de la grippe espagnole  
Que pouvions-nous dire?**

Choeur des poilus : **Les morts de la grand-guerre  
Les veuv' de la grand-guerre  
Les horreurs, les victimes  
Les dommages, les pensions  
Les profiteurs, les bénéfices  
J'suis gazé, aveuglé, trépané  
J'suis bombé, émincé, anémié  
J'suis brûlé, balaféré, éventré  
J'suis troué, édenté, perforé  
J'suis manchot, cul-de-jatte, homme-tronc.**

[fin abrupte de la musique]

Le Narrateur : Le bouquet.

## Douzième tableau

Le Narrateur : Un soir, en rentrant chez nous, j'ai trouvé un monsieur d'allure respectable dans son veston noir et sous ses cheveux à la neige.

Sophie : **Dis bonsoir à ton père.**

Le Père : **Tu ne m'embrasses pas?**

Le Narrateur : *Mais si, avec des lèvres froides, des dents serrées.* **Tiens, il n'a plus son bouc.**

Sophie : **Bien sûr, ton père nous a fait du mal, et il m'en a fait voir, mais il faut que l'église reste au milieu du village...**

Le Narrateur : **Tiens, il n'a plus son bouc. Je lui disais : Te souvient-il des coups qu'il te donnait pour te casser la gueule?**

Sophie : **Je n'ai pas le droit de te priver de père. Il dormira ici.**

Le Narrateur : **Pas seul. Avec la sainte. Appels de bouche, craquements de bois : ma mère était déboulonnée.**

Mon père était un de ceux à qui la guerre avait fait du bien. Dans les derniers jours de juillet 1914, le trente et un exactement, ses convictions antimilitaristes lui avaient ordonné de s'expatrier. Il obéit, quitta Paris et son bureau en emportant la serviette qui renfermait les encaissements de fin du mois. Mais arrivé en Norvège il changea la chemise de ses idées et bientôt l'Entente n'eut pas de meilleur champion que lui. Dès les premiers jours, sans perdre le courage, sans se plaindre jamais, il tint de toute son âme. Louise, ma demie soeur, qui avait été du voyage, ne fut pas du retour. Elle resta dans la brume des fjords avec une petite bouche de petit gosse à nourrir.

Le Père : Pour lui apprendre à vivre.

Sophie : Une belle vache, celle-là. Elle m'a assez fait souffrir, elle ne le paiera jamais assez cher.

## Treizième tableau

Le Narrateur : Je suis allé pleurer métaphoriquement dans le gilet de mon autre papa, Papa Antoine, que je savais trouver sur la pelouse d'Auteuil, aux bords de la rivière du Huit. Rebonjour, Médème! Il exerçait le métier de marchand de tuyaux. Entre deux courses il gesticulait devant un demi-cercle de crevards passionnés.

[scène]

Antoine : **Mes bons amis, chez moi rien que des bonnes affaires, rien que des certitudes.**

Le Narrateur [moqueur] : *Je me dandine, je me redresse, je souligne le ruban d'ancien soldat...*

Antoine : **Je vous ai donné hier un gagnant dans la deuxième, un gagnant dans la troisième...**

Le Narrateur : *Il mentait.* [jouant le jeu, au milieu du public] **J'vous r'mercie, M'sieu Antoine, grâce à vous j'l'ai touché.**

Antoine : **J'te l'avais dit, mon p'tit, qu'il gagnerait en pétant...**

Le Narrateur : *ou, en d'autres termes, qu'il eût gagné la queue en trompette. Notre chiqué n'était pas sans variantes.*

Antoine : **Mes bons amis, aujourd'hui, encore, une bonne affaire, une certitude, je la vends un franc, un franc, vingt sous.**

Le Narrateur : *Nous étions encore essoufflés d'avoir couru avec les chevaux que le numéro gagnant, qui n'était pas le nôtre, montait au tableau.*

Antoine : **Fatalitas!**

Le Narrateur : **Nom de Dieu!**

Antoine : **Et ta mère?**

Le Narrateur : **Elle va bien. Et patati et patata. Mais mon père, ne m'en parlez pas!**

Antoine : **Fatalitas!**

Le Narrateur : En laissant couler mes larmes dans son gilet je vis sur le devant de sa chemise du sang de punaises écrasées. L'échelle sociale, il la descendait.

[scène de rêve]

*Une nuit, parce que nous avons ri de cette image "Manger avec les chevaux de bois", je rêvai d'un manège amorphique et blanc où les chevaux allaient en sens contraire, dansant à l'entour d'un cheval de viande sombre qui s'était fait la tête de Médème.*

Le jour de sa mort était pluvieux.

Antoine : Je vous ai donné hier un gagnant...

Le Narrateur : Les bons amis ne venaient pas.

Antoine : Vache de temps!

Le Narrateur : La vache du temps lui pissait sur la figure.

Antoine : la bonne affaire, j'la vends un franc, un franc, vingt sous! Saloperie de merde de nom de Dieu de temps!

[Il lève les bras au ciel, son pantalon tombe. Il le relève et part en courant]

Le Narrateur : Après la pluie le beau temps, m'sieu Antoine! Il était loin. On a repêché son corps dégouttant et boursouflé au barrage, entre Suresnes et Puteaux. Au revoir, Médème!

## Quatorzième tableau

### Chanson d'Henri

Brun, vert et blanc,  
C'est ce que voit l'oiseau qui vole  
Les pistes brunes, le vert du gazon  
Et les barrières blanches  
Au pesage les gens de la haute vie du hiche-life  
acclament discrètement le brillant vainqueur  
Un brillant coursier aux pattes si fines  
Et qui laisse un crottin charmant  
A la pelouse on hurle  
Dans une enceinte on fourre les torchons  
Dans l'autre se placent les serviettes.

"Que veux-tu être, torchon ou serviette?"  
Jadis, quand on me questionnait  
J'avais une bonne blague toute prête :  
"Que veux-tu être plus tard, Riri?  
Cuirassier, Jockey, Général?"  
Je répondais : "Vidangeur"  
Ha! ha! ha! Ils étouffaient  
Une blague qui n'est pas merdeuse  
n'est jamais une bonne blague.  
"Pourquoi vidangeur?"  
-ça porte bonheur, Messieudames."

Ma dernière chance, je l'ai mise sur un cheval fatigué. Après avoir, par distraction, raté son départ, il a traîné sur tout le parcours et il est tombé dans la rivière du Huit. Au fond d'un faubourg, près de la Seine, j'ai lu une ardoise accrochée : On demande main d'oeuvre. La fabrique de cirage Kibrill... Je suis entré pour voir si l'on ne voulait pas d'un petit apprenti désireux de participer à la symphonie du Travail.

[musique grandiloquente]

*Il fallait graisser des tas de plaques de tôle. A sept heures du matin, la sirène chantait trois fois...*

Le Contremaître : *Debout! Assis! Couché!*

Le Narrateur : *...et nous accourions. J'ai fait de sincères efforts de compréhension dans le but, assez mesquin, je l'avoue, d'accroître mon salaire, je saluai et dis merci gentiment pour chaque coup de pied aux fesses qu'on voulut bien m'envoyer.*

Le Contremaître : *Debout! Assis! Couché!*

Le Narrateur : *Trop aimable, monsieur le contremaître. Ma conscience était devenue aphone. Quand le directeur reçut la légion d'honneur nous lui avons offert un bronze d'art. Tous ensemble.*

Le Directeur [mezzo] : **Mes chers enfants, mes chers collaborateurs, mes amis, de tout coeur merci. Grâce à votre probité, grâce à votre générosité et votre dévouement, vous êtes sur la bonne voie, loin des chemins damnés du bolchévisme, sur la route qui mène le travailleur honnête à la coquette maison, à son petit jardin, à ce repos qui est la récompense d'un labeur fécond. Ce bonheur vous attend. Il est au bout de votre route, rude, mais honorable.**

Le Narrateur : *Vive le Patron! Le samedi, nous remettons intégralement notre paie au père Jules, un Auvergnat trapu, vins et liqueurs, casse-croûte à toute heure. Un bon type. Il aimait l'ouvrier.*

Jules : C'est ma tournée.

Le Narrateur : Les glaces écaillées me renvoyaient des images affligeantes : ma tête me regardait, éplorée et craquelée. [imitant Médème] ça est pas d'veine, allez.

Jules : Et s'il n'y avait plus de patrons, qui est-ce qui vous ferait travailler? Hein, dites-le donc, beau malin. Des patrons, il en faut, vous entendez. Tout ça, c'est encore des idées de vos bolcheviks.

Le Narrateur : Mes bolcheviks! Ah, mais pardon, monsieur Jules...

Jules : Allez un petit dernier, pour le Tsar!

Madame Jules [passant] : Demain, j'aurai du hachis Parmentier. Vous aimez ça?

Le Narrateur : J'étais un peu l'enfant de la maison.

Madame Jules [repassant] : Dites donc, m'sieu Henri, aujourd'hui j'ai du hachis Parmentier.

Le Narrateur : Madame Jules déficelait son bas noir pour nous faire examiner ses varices. Elle avait aussi ses gaz et ses malaises, et vers dix heures on se couchait.

## Quinzième tableau

Le Narrateur : Juliette était, comme moi, dans le cirage; elle avait seize années de drôle de jeunesse bien tassée. Elle était entrée dans le monde au bout d'un forceps, ma petite amie; son front en portait la trace.

Juliette : Je sais bien que je suis moche.

Le Narrateur : **Oui, elle était moche, moisie, grise,  
du gris dont on fait la boue  
De la boue dont on fait le gris.  
Je l'appelais pourtant mon bel ange blond  
Je n'avais pas de pauvreté dans la bouche.**

Tous les deux : **Les samedis anglais je (il) mettais(t) mon costume du dimanche  
Elle (J')avait (s) sa (ma) robe à fleurettes roses sur fond sombre  
Nous longions le fleuve vert et froid.  
Les péniches, les chalands, enfoncés dans l'eau,  
S'en allaient vers une fin de voyage.**

Le Narrateur : *Je faisais le récit de la mort d'Antoine, je disais comment, après le plongeon et le plouf, il avait filé entre deux eaux, jusqu'à l'écluse.*

Juliette [indifférente] : **Quel malheur!**

Tous les deux : **Les pissenlits jaunes nous servaient de fleurs  
Les terrains vagues avec des vagues  
De chiffons sales, de fers rouillés.  
On se collait des questions d'amour :  
Tu m'aimes, dis?  
Oui, je t'aime.**

Le Narrateur : Un beau soir je l'ai bousculée sur la pierre de la rue. [à Juliette] ça ne va pas? [pour lui-même] Non ça n'en allait pas. Trois mois qu'elle n'avait pas eu ses affaires.

Juliette : **J'ai fait tout ce qui humainement possible, tu peux me croire; je me suis purgée trois fois avec de l'eau-de-vie allemande, j'ai descendu des escaliers quatre à quatre. Mon père me mettra à la porte.**

Le Narrateur : *Petite révolte et puis...[entre Sophie]*

Juliette : **Tout de même, c'est mon père.**

Le Narrateur : Maman m'a rendu le petit service. L'opération s'est faite dans mon lit.

Sophie [à Henri, sans se préoccuper de Juliette] : *Fais bien attention à ce que tu manges. Pas trop de riz, ça constipe, par trop de fraises et pas de moules dans les mois sans "r". Du pain, toujours. Les haricots donnent des vents, les carottes de la mémoire, le poivre de bonnes blagues. Madame Jules, vous lui ferez un bon bouillon de légumes. Couvre-toi bien. Et sois plus prudent, la prochaine fois.*

Sophie et Henri [souvenir du sixième tableau] :

**Ce paquet qu'en ferons-nous?  
A l'égout, a l'égout!  
Ce bébé aux roses joues?  
A l'égout, à l'égout!**

Le Narrateur : Nous voulions faire la grève. Le patron l'apprit, en descendant de sa grande auto.

Le Directeur : **J'entends qu'il y a ici de mauvais esprits. Puisque c'est ainsi que l'on récompense ma bonté, je sévirai.**

Le Narrateur : *On est obligé d'être vache. Je quittai la banlieue.*

Juliette : **"Loin des yeux, loin du coeur."**

Le Narrateur : *Il est bien vrai, ce cruel dicton.*



## Seizième et dernier tableau

Le Narrateur : Le chômage et les cris dans la crise, ce n'est plus la belle lurette. J'ai été successivement clerc d'huissier, facturier, économiste, représentant en épices, aide-chimiste, aide-comptable. Puis j'ai mal tourné. On m'avait prévenu

Tutti (sauf Narrateur) : **Tu finiras sur l'échafaud  
Tu finiras sur le trottoir  
Viendra le marchand de viande  
Viendra le marchand de sable**

Le Narrateur : **C'est ma jeunesse  
Je n'en ai pas eu d'autre.  
J'ai fait de l'attaque nocturne  
A Passy, à la papa  
J'ai suivi des femmes jeunes avec de grands espoirs  
Des vieilles qui m'ont donné de petites sommes  
Des grandes qui m'ont baisé à la hussarde  
Je faisais le cheval  
Je suis resté collé, à la Charlot  
Et je m'en suis retourné au bureau de placement  
Sur l'air de "Quand on a deux bras".**

Tous les jours j'ai fait le voyage long et inutile dans le train vert et rouge.

[en off, bruit contemporains du métro + Dubo... Dubon... Dubonnet, répété ad lib.]

*Réglé, comme les autres lavé, peigné, torché, j'ai suivi ma petite route immonde. L'odeur des femmes et leurs parfums fabriqués et pas chers. On se nettoie les dents avec un coin du ticket. Les jeunes filles aux nuques sales, un livre graisseux à la main, une bonne portion d'amour imprimé, dans la moisissure des tunnels, loin de la famille aigre. Les jeunes gens, mes collègues en viande fraîche pour la guerre prochaine.*

"J'espère, monsieur, que ce sera votre dernier retard."

\*FIN\*